

Marcher, c'est penser hors des sentiers battus

Pourquoi la randonnée se développe-t-elle dans nos sociétés ? Comment le nomadisme est-il devenu l'une des plus puissantes idéologies de la globalisation ? Réflexions croisées sur la nouvelle pérégrination de l'humanité

■ Prendre son temps, une subversion du quotidien

Longtemps la marche était le seul moyen de locomotion. Les chemins étaient emplis d'itinérants. Au temps des compagnons, les apprentis marchaient dans toute la France pour affiner leur formation. Dans les Cévennes, Stevenson rencontre des bergers, des paysans, des colporteurs, des vagabonds. Le paysan marche avec des sabots qui alourdissent ses pas, il chemine près de l'animal bête, accompagne son troupeau, va chercher l'eau avec un broc. Les routes sont emplies de saisonniers, de rempailleurs, de rétamateurs, d'acheteurs de peaux de lapins, de ramoneurs allant à pied de hameau en village. L'itinérance est cependant suspecte, ces marcheurs sont des inconnus, des hommes surtout, et ils sont l'objet de la vigilance des populations ou des gendarmes. Mais ils se font de plus en plus rares au fil du siècle.

Voyager à pied est devenu improbable dans les années 1950-1960, quand les voitures ou les Mobyette se banalisent. Les itinérants circulent désormais en voiture. En 1971, quand l'écrivain Jacques Lacarrière entame son chemin de Saverne jusqu'à Leucate, des Vosges à la Méditerranée, il dit combien il est seul sur les routes ou

David Le Breton

Professeur de sociologie à l'université de Strasbourg, auteur d'« Eloge de la marche » (Métailié, 2000)

les sentiers. S'il rencontre au fil de la route de la solidarité et de l'amitié, il sent parfois l'hostilité, la méfiance à l'égard de ce chemin, cet homme sans feu ni lieu, seulement de passage. Il s'étonne de la solitude des forêts, où il ne croise jamais de promeneurs.

Aujourd'hui, des millions de marcheurs parcourent les sentiers en Europe, pour quelques heures ou quelques jours. Anachronique dans un monde privilégiant la vitesse, l'utilité, le rendement, l'efficacité, la marche est un acte de résistance célébrant la lenteur, la disponibilité, la conversation, le silence, la curiosité, l'amitié, l'inutile, autant de valeurs opposées aux sensibilités néolibérales qui conditionnent désormais nos vies.

Prendre son temps est une subversion du quotidien. Le recours à la forêt, à la montagne, aux sentiers, est une échappée belle pour reprendre son souffle, affûter ses sens, renouveler sa curiosité, et

connaître des moments d'exception éloignés des routines.

Détour pour se rassembler soi, marcher, c'est avoir les pieds sur terre au sens physique et moral du terme, c'est-à-dire être de plain-pied dans son existence. Et non à côté de ses pompes. Le chemin parcouru, même pour quelques heures, rétablit un centre de gravité. Si l'on se donne aux lieux, ils se donnent également, et avec prodigalité.

Jouissance du monde

Bien entendu, le marcheur ne voit que ce qui était déjà en lui, mais il lui fallait ces conditions de disponibilité pour ouvrir les yeux et accéder à d'autres couches du réel. Sans réceptivité intérieure, sans une transparence à l'espace et au génie des lieux, le marcheur passe son chemin en laissant derrière lui une chance qu'il n'a pas su saisir.

Un marcheur est un homme ou une femme qui se sent passionnément vivant et n'oublie jamais que la condition humaine est d'abord une condition corporelle, et que la jouissance du monde est toujours celle de la chair, et d'une possibilité de se mouvoir, de s'extraire de ses routines. Sentir le travail des muscles, c'est aussi songer au plaisir du repos bientôt, à l'appétit qui grandit à l'approche de la ferme-auberge ou de la halte au bord du che-

min. Cette fatigue n'est pas imposée par les circonstances, elle est voulue par le marcheur, elle fait partie du jeu. Le marcheur est son propre maître d'œuvre, il recourt seulement à son corps et à ses ressources physiques pour progresser, sans autre énergie que son désir et sa volonté de mener un parcours à son terme. La satisfaction est d'autant plus grande de ne devoir qu'à soi.

Libéré des contraintes d'identité, hors de sa trame familière, il n'est plus nécessaire de soutenir le poids de son visage, de sa personne, de son statut social... Il se défait du fardeau parfois d'être soi, relâche les pressions qui pèsent sur ses épaules, les tensions liées à ses responsabilités sociales et individuelles. Il tombe les éventuels masques, car personne sur les sentiers n'attend de lui qu'il joue un personnage.

Pendant des heures, des jours ou des semaines, il est hors du temps et disponible à toutes les rencontres. Expérience provisoire de mise en apesanteur des exigences de la vie collective, marcher revient à se mettre en congé de son histoire et à habiter l'instant, sans voir le monde au-delà de l'heure qui vient. ☺

Sur Lemonde.fr

L'intégralité de cette tribune

Quotidien National
T.M. : 481 805
SAMEDI 25 JUN 2011

☎ : 01 57 28 20 00
L.M. : 2 073 000

Le Monde